

La colère VIEUX RÉPUBLICAIN

CONTRE TOUT LE MONDE.

En avant!

Vive la République!!!

Marchons donc!

Bureau : rue Saint-Jacques, 140, au premier.

Prix de l'abonnement pour Paris : un an, 8 fr; six mois, 4 fr; trois mois, 2 fr. — Pour la province : un an, 14 fr; six mois, 7 fr; trois mois, 4 fr. —

Pour l'étranger : un an, 20 fr; six mois, 10 fr; trois mois, 5 fr.

Le Numéro 6 paraîtra dimanche prochain.

SOMMAIRE.

Que le jour se fasse sur la situation! — Que fait-on donc par le monde? — Que fait-on au-delà des Alpes? — Que fait-on en Allemagne? — Que fait la pauvre Pologne? — Que fait-on donc en Angleterre, en Irlande? — Tout s'agite. — Encore Louis-Napoléon! — Le Représentant Seveste. — Un coup de soleil entre deux nuages. — Le grand dîner national du 29 Juillet! — Le peuple, le moulin, et les meuniers. — La pêche au peuple, ou colère contre les gobe-mouches.

Que le jour se fasse sur la situation!

Je n'y tiens plus, mille colères! qu'on parle donc clairement, que les volontés se dessinent, que les pensées se révèlent, que les ambitions se mettent en plein vent, que les drapeaux flottent dans l'air!

De la franchise, mille colères! de la franchise et toujours de la franchise. Ayez donc le courage de la franchise; c'est la politique du Vieux Républicain.

Mille millions de colères! mais qui donc pourrait vivre plus longtemps sous ce cauchemar qui nous étouffe, qui nous enchaîne, qui nous empêche de marcher, de voir et presque de parler!

Qui pourrait donc rester dans ces ombres incertaines où l'on ne distingue plus que des fantômes politiques, où tout prend des teintes vagues, se change en illusion et force la France haletante, hésitante, à s'arrêter, jusqu'à ce que le jour se fasse.

Qu'il se fasse donc, le jour! qu'il se fasse sur notre situation! Une nuit de quatre mois! la France n'est pas faite pour ces nuits du pôle, elle frémit d'ardeur, elle veut dévorer sa route, elle veut y voir clair. Soleil, lève-toi, lève-toi vite et viens éclairer notre situation!

Que les partis se dessinent! A bas l'hypocrisie!

Que les masques se déchirent, que les dominos disparaissent! Un peuple n'est point un bal paré et masqué; la vie d'une grande nation n'est point un carnaval sans fin. A bas les masques, et vive la vérité!

Soyez donc francs, vous tous qui criez Vive la République, et la maudissez dans vos cœurs! lâches et menteurs, prenez donc un caractère, arborez donc votre cocarde! vous existez, hypocrites, on vous entrevoit, on vous sent dans les rues, dans les assemblées, dans les palais; dites donc qui vous êtes, et disparaissez, larves de Républicains!

Savez-vous, mille colères! que le Vieux Républicain vous pardonnerait si vous aviez de la franchise, si vous ne mentiez pas impudemment, si vous nous disiez clairement vos opinions, vos espérances, vos vœux sur la patrie commune; mais ce qu'il ne vous pardonnera jamais, c'est le mensonge.

Soyez donc francs, vous légitimistes, voyez si vous tenez le salut de la France, de grâce parlez, ne rampez pas sous le gazon. Parlez donc contre la République et ne soyez pas ces chauve-souris qui ne sont ni rats, ni oiseaux et ne voyagent que la nuit.

Allons, que nous vous entendions, que nous vous comprenions; mais que la comédie finisse! si vous

avez le plus vulgaire honneur, séparez-vous de la République et dites : Vive Henri VI! nous monarchiques!

Soyez donc francs, vous philippistes, si vous voulez la Régence, mille colères! séparez-vous aussi de la République, ne recommencez plus votre comédie de quinze ans, allons, un peu de courage, et dites : Vive le comte de Paris, nous sommes monarchistes!

Soyez donc francs, vous bonapartistes, si vous croyez que le bâton d'un despote est le sceptre qu'il nous faut, si vous croyez que toutes nos libertés ne sont faites que pour le déjeuner d'un Corse, si vous croyez qu'il faille nous mettre à la discrétion d'un jeune insensé, eh bien! mille colères! osez-le dire et crier sans rougir : Vive le bâton Napoléon, nous sommes despotiques!

Soyez donc francs, vous terroristes! si vous vous signez encore au nom de Danton, de Marat, si Robespierre est votre saint, si l'échafaud est votre autel, la spoliation forcée votre loi, le sang votre breuvage, la tyrannie votre fin dernière, osez le dire! ne soyez pas hypocrites aussi, et qu'on vous entende crier : Vive l'échafaud! nous sommes terroristes!

Soyez donc francs, vous qui voulez la grande, la noble, la sincère République, Dites-le hautement, fièrement, constamment! que votre voix généreuse éclate dans la presse, qu'elle retentisse sur les places publiques, que vos rangs soient serrés, que vos cœurs battent à l'unisson, c'est vous qui régnerez, c'est à vous la parole et l'action; la France vous répond, et les échos de nos villes, de nos montagnes, de nos hameaux frémissent encore à ce cri national : Vive la République!

Vive la République! répétez ce cri partout, que ce soit le mot d'ordre! et ce cri tout puissant vous donnera la victoire.

Soyez donc francs, vous, pauvres petits hommes de l'instant! Voyons, Thiers, explique-toi vite; un quart d'heure de sincérité dans ta vie! Ledru-Rollin, que veux-tu faire, qu'es-tu devenu? dis-le donc hautement! Marrast, fais-nous connaître ta politique, qu'on sache ta valeur! et toi, Lamartine, à qui nous devons donner le nom de grand au baptême de la République, parle donc, ou retire-toi!

Fais donc la lumière, Assemblée nationale! Où en sont les finances? où en est notre honneur? que fait notre politique? quelle confiance as-tu dans le pouvoir exécutif? où veux-tu nous mener, est-ce à la monarchie? est-ce à la République? car on pourrait en douter.

A bas l'hypocrisie! Puisse le mensonge! et vive la franchise!

Il nous faut la lumière, il nous faut la vérité! il la faut aux travailleurs, aux boutiquiers, aux guerriers, aux propriétaires, aux commerçants, aux rentiers; il la faut aux cœurs généreux qui frémissent, aux lâches découragés; il la faut à la capitale dans l'anxiété, il la faut aux provinces dans l'angoisse; il la faut aux vrais Républicains pour triompher, il la faut aux traîtres, pour être démasqués.

Mille colères! il la faut! et dûssions-nous mettre la France en feu pour la chercher, il la faut! car, sans franchise et sans lumière, il est impossible de marcher.

Que fait-on donc par le monde?

Que fait-on au-delà des Alpes?

J'entends, des cris de triomphe sortant de l'Italie c'est une victoire gagnée par la liberté, c'est une ville rendue à sa patrie, c'est l'étranger fuyant éperdu, c'est l'Autrichien rendant les armes à la noble Italie! C'est bien!

Beau pays, le Vieux Républicain, te souhaite heureuse fortune! il te souhaite la douce liberté, l'union fraternelle et la force pour la conserver.

Beau pays que l'Europe a tant de fois profané comme une vile maîtresse, toi qui nous a donné nos lois, nos arts, et les feux du génie, courage! lève-toi de ta couche parfumée, revêts tes ornements si beaux, assieds-toi sur ton trône d'Apennins, et de tes deux mains, unis l'Europe à l'Asie.

Beau pays, éteins les feux de tes volcans, ne laisse pas la haine et la fureur te déchirer le sein. Tu fus béni par un noble pontife, reste serein comme ton ciel, étincelant comme ton soleil, riche comme tes plaisirs, pur comme l'eau de tes golfes limpides.

Pauvre Italie! lave tes souillures, brise tes chaînes, guéris tes blessures et lève enfin ta tête chargée de tant de couronnes.

Que fait-on donc en Allemagne?

Mais enfin est-ce pour tout de bon! le Vieux Républicain n'en croit ni ses yeux ni ses oreilles : le chaos allemand se remue donc! ces petits et grands duchés, ces comtés, ces principautés, ces villes libres, ces royaumes, ces empires, vont donc à l'unité, demandent donc la liberté!

O Allemagne! tu as assez rêvé, tu t'es assez divisée, tu t'es assez déchirée, fais disparaître tes nuages, efface toutes ces frontières, lève-toi dans ton intégrité et tu seras un des plus nobles peuples du monde, lève-toi en face de ce tyran du monde, pose des limites à cette avalanche suspendue sur l'Europe et souviens-toi que la France, ton amie, se tient debout derrière toi.

Que fait la pauvre Pologne?

Toujours dans son tombeau! toujours la victime des rois! toujours le géant tombé! A chaque fois qu'il se remue les tyrans s'élancent posant leur genou sur sa noble poitrine, et de nouveau lui portent des coups.

Mille colères! ne verrai-je donc pas avant ma mort ce peuple affranchi! ne verrai-je donc jamais les promesses de la France accomplies! Noble peuple, la justice viendra, la voilà qui s'avance, oh! si le premier je pouvais te serrer la main.

Que fait-on donc en Angleterre?

L'Angleterre! elle file son coton, elle insulte l'univers, elle ourdit des conspirations, elle gorge de richesses ses marchands, ses lords et ses prélats; elle jette des pommes de terre à son peuple de men-

dians, elle ouvre la prostitution à ses jeunes filles, elle bâtonne ses chartistes, et déporte les Irlandais.

Irlande! noble terre, peuple héros! quand seras-tu donc affranchi! Non des Anglais ne sont pas dignes de régner sur toi! sois libre! et nous irons serrer ta main dégagée de ses chaînes!

Tout s'agite dans l'Univers; pas un peuple qui ne tressaille au soleil de la liberté levé radieux à l'horizon de la France. Partout la tyrannie chancelle, partout elle frémit de colère.

Peuples, courage! les temps vont vite, la grande année s'avance, et la République universelle un jour et bientôt se verra proclamée.

Encore Louis-Napoléon!

Je croyais que c'en était fini et que nous allions voir ce prétendant, raccourci à la taille d'un Représentant, parler à la tribune, perdre de son prestige, en descendant de sa niche et devenir un simple mortel comme nous, en se montrant sur la place publique.

Il a, vous le pensez, bien peu les sympathies du Vieux Républicain; il a le sang de son oncle dans les veines, il est né dans la pourpre, il a toujours rêvé le trône, il est venu comme un insensé le redemander à des baïonnettes, il a dans son espoir des gardes prétoriennes, et il a, dans les embrassements de l'Empereur, reçu le souffle dévorant de l'ambition.

A son souvenir, à son seul nom je pense à la liberté ravie, à la patrie enchaînée, au despotisme de l'épée.

Mais voici que tout s'émue à sa rentrée, le peuple s'aligne, remplit les lieux par où l'on croit qu'il doit passer. Voici que son nom retentit comme une émeute et qu'on y joint celui d'empereur.

Voici qu'il excite des orages et que hier le sang des citoyens a coulé pour sa cause.

Voici que le peuple aveuglé, ranimant dans son cœur toutes les émotions de la gloire en couronne un petit héritier.

Voici que l'Assemblée nationale s'en occupe, et que le pouvoir de la France se dresse tout entier comme pour résister à l'orage.

Voici qu'on demande un exil et qu'on veut tenir suspendu à l'horizon, cet astre qui se serait éteint s'il était tombé par terre.

Le Vieux Républicain n'y tient d'aucune manière, il eût trouvé grand pour la République de la voir passer fièrement la main sur le front du jeune Bonaparte en lui disant : Je suis magnanime, je ne te crains pas.

Mais s'il y a danger pour la chose publique, si le gouvernement du pays croit devoir maintenir une loi d'exil, le salut du peuple avant tout!

Pourquoi donc, peuple insensé, te passionner pour des hommes? Voyons, si le prétendant était à Paris, dis-le moi serais-tu sauvé?

As-tu donc pour idole, as-tu donc pour fétiche, un petit chapeau, une capote grise et mets-tu ton espoir dans un nom?

A quoi servent ces tempêtes de la rue, ces cris menaçants, pourquoi ces rangs pressés, cette ardeur qui t'empporte?

Est-ce que l'étranger viole la frontière? est-ce que la liberté se voit menacée? les tyrans sont-ils à nos portes? non c'est le fils, l'héritier des tyrans que le peuple de Paris réclame! Peuple que tu me fais pitié!

Et pourquoi donc as-tu fait les barricades? et pourquoi donc as-tu crié Vive la République? garde, peuple, garde ton courage et ta vigueur pour la défendre, cette République, et ne consume pas mal à propos ton ardeur!

Et vous hommes du pouvoir, Représentants du pays, savez-vous la raison de toutes ces folies, c'est que le peuple français s'ennuie.

Il s'ennuie de vos lenteurs, il s'ennuie de votre apathie, il s'ennuie de votre pâleur, il s'ennuie de n'avoir pas un nom qui fasse battre son cœur.

Organisez la France, tracez-lui haut le terme de sa route, étendez son horizon, mettez de nobles chefs à sa tête, enivrez-la de gloire, de grandeur, et de liberté, et puis n'ayez peur, laissez les prétendants venir, ils n'auront aucun danger pour la France.

Le Représentant Séveste.

Connaissez-vous ce digne Représentant? c'est lui qui doit sauver la République.

A la vue des dangers qui menacent la patrie, il a tout deviné; si rien ne va, c'est à cause de la liberté!

Tant que le peuple pourra se rassembler, tant que les clubs seront ouverts, tant que le peuple y pourra parler, la France est en danger!

S'il n'y avait plus de réunions politiques, plus de clubs d'ouverts, vous verriez à l'instant la confiance renaître, l'or ruisseler, l'hypocrisie disparaître, l'Assemblée nationale s'éveiller, le pouvoir opérer de grandes choses, le monde serait sauvé, Séveste l'a démontré.

Pauvre insensé! et pourquoi donc l'arrêter? pourquoi n'as-tu pas demandé que la presse fût supprimée, que la garde nationale fût désarmée, que la porte des églises fût murée, que la bouche de chacun fût fermée, et que le Représentant Séveste seul pût parler?

Et voilà comment la réaction ose se montrer! mille colères! Alors qu'on aille donc chercher Polignac, Louis-Philippe, Duchâtel et Guizot! qu'on place leurs portraits au sanctuaire de la République et que la France à genoux vienne implorer d'eux son pardon!

Les clubs fermés, mille colères! non! non! car ils sont le palladium, le signe, le moyen de la liberté! C'est par eux qu'elle a commencé, c'est par eux qu'elle grandira, c'est par eux qu'on la verra triompher : le Vieux Républicain vous le prouvera!

Un coup de soleil entre deux nuages.

Le passé est bien obscur, le présent bien voilé, l'avenir plus nébuleux encore.

Au milieu de tous ces nuages amoncelés, Lamartine est descendu à la tribune de notre Assemblée.

Et sa parole blanche, pure, brillante comme la lumière a rayonné.

Salut bel astre, trop longtemps caché! pourquoi te dérober si longtemps à nos regards avides? pourquoi te perdre dans la nue et ne te montrer que pour disparaître à l'instant!

Bel astre! habite la terre, brille sans t'éclipser, préside au jour de la République et ne sois pas un coup de soleil entre deux obscurités!

Le grand dîner du 29 Juillet.

Et mon grand dîner, y pense-t-on? Voyons! ne pourrions-nous dîner ensemble! le 29 juillet, à midi, nous tous habitants de Paris, étrangers venus dans ses murs, nous tous sans exception, sans distinction, ne pourrions-nous aller dîner sur la grande pelouse des fortifications?

Joie de mon âme, ce serait beau! ce grand dîner mangerait tous les autres; l'écot serait dix sous, dix sous comme on disait dans le vieux temps et pour dix sous nous passerions belle soirée!

Allons, jeunes gens, prenez fait et cause, je suis trop vieux pour m'occuper de cuisine, faites cela vous autres et j'irai vous dire si elle est bonne.

Le peuple, le moulin et les meuniers.

Peuple! écoute-moi! Veux-tu savoir à quoi tu ressembles le plus dans les révolutions de la politique? Voici :

Tu ressembles à l'eau qui fait tourner le moulin.

Un homme adroit, remontant une fraîche vallée, roulait dans son esprit des projets de fortune, des monceaux d'or, des honneurs, des dignités publiques.

Il rencontre une rivière qui coulait doucement où son caprice heureux la portait. Libre et simple, les gazons, les bosquets formaient ses rives. Tantôt lente et profonde, elle offrait des abîmes; tantôt riante et vive, elle épanchait ses flots d'argent en nappes transparentes et s'amusait à battre les rochers de ses vagues frémissantes : donnant aux prairies leurs parures, aux bois leur fraîcheur, aux oiseaux leur breuvage; elle était l'honneur et l'amour du vallon.

L'industriel arrive, d'un regard il a calculé ce

qu'il en pourrait faire, et son désir avide a déjà flétri ces beaux lieux.

Rivière, écoute-moi! Veux-tu servir l'humanité, veux-tu rendre ton nom illustre, veux-tu gagner d'innombrables richesses et donner l'opulence à la vallée? donne-moi tes flots, laisse-moi faire.

Et la rivière, simple, inexpérimentée, comme on l'est aux campagnes, le crut et le laissa faire.

Et voilà l'industriel qui construit des digues, le voilà qui barre la rivière, le voilà qui trouble et souille de boue cette eau jadis si pure, le voilà qui bâtit une maison, en fait sortir une roue, et la rivière amoncelée s'élance tout à coup à gros bouillons, dans une sorte de furie, par la porte que lui ouvre le meunier, mais ce n'était que pour faire tourner la roue de son usine.

Et le meunier fait sa farine, engraisse sa famille, amasse des richesses : et la rivière imbécile tourne toujours la roue de cet adroit meunier qui la regarde passer, souriant de mépris et s'applaudissant de sa ruse.

Peuple! tu es cette rivière, les ambitieux sont le meunier, ils te caressent, ils t'arrêtent, ils te soulèvent; tout à coup ils t'ouvrent une barrière, mais c'est pour faire tourner la roue de leur moulin et quand ton flot est passé, nul, plus qu'eux, ne te méprise.

La pêche au peuple, ou colère contre les gobe-mouches.

Vouslez-vous pêcher au peuple et prendre une riche friture, voici la bonne recette, elle ne vous trompera jamais :

Achetez une ligne bien longue, bien souple, bien pliante;

Ayez une blouse, une casquette; des habits grossiers, des souliers bien ferrés; laissez chez vous votre riche toilette, le poisson pourrait s'en défier, ayez surtout un livret d'ouvrier.

Mettez dans votre gibecière des Thiers, des Napoléon, des Barbès, des Louis Blanc et autres mouches pareilles;

Allez sur le fleuve de la rue, là où il est le plus large et le plus profond : jetez dans le flot populaire des mots passionnés qui ramassent les goujons, puis amorcez et jetez votre ligne, vous ferez sauter le poisson.

Pauvre peuple! pauvre gobe-mouches! jusqu'à quand seras-tu donc poisson que tout pêcheur fasse frire! Mille colères! n'entendras-tu jamais raison. Vois donc celui qui te guette sur la rive, regarde son œil avide, sa main étendue, sa ligne menaçante; regarde ce hameçon couvert d'un appât ou d'un nom, mille colères! laisse-le donc, et que le pêcheur n'ayant plus rien à frire se retire en disant : le poisson ne mord plus, jettons-là notre ligne!

CORRESPONDANCE.

Peuple de Paris, tu es généreux, tu acceptes volontiers les conseils que te donnent des amis sincères et républicains. Eh bien lis la lettre que le Vieux Républicain te communique et qu'il a reçue du fond de la province.

AU VIEUX RÉPUBLICAIN,

« Votre colère me plaît, elle cadre bien avec mon patriotisme républicain, et, je le crois, avec celui de tous bons citoyens. Ici le découragement nous saisit; le peuple de Paris nous fatigue par ses alertes continuelles, il ne respecte pas la souveraineté que nous partageons avec lui; il veut tout faire à son caprice et nous traîne à sa remorque. Mais, qu'il le sache bien, et qu'il le comprenne une fois pour toutes : le jour où notre patience faillira, il ne sera plus temps. Alors, malheur au peuple de Paris qui n'aura pas su conserver grande et forte la République qu'il avait, lui, conquise sur le despotisme.

« Salut et Fraternité.

« P. NORBERT. »

Comprends, peuple, et agis en conséquence. Les provinces fatiguées ont l'œil ouvert sur toutes tes démarches, et déjà elles s'apprentent à lever leurs bras puissants. Sois donc fidèle à la République et ne connais que la République.

VIVE LA RÉPUBLIQUE!

Le Gérant, DIMEY.

Paris. — Imprimerie d'A. SNOU, rue Saint-Jacques, 110.